

Une aquarelle originale de Robida, Cerise sur les contes drolatiques de Balzac



Balzac se prit un bide sidéral avec ses *Contes drolatiques* qui, c'est le moins qu'on puisse dire, ne firent pas rigoler ses contemporains. Pourtant il avait mis le paquet dans cette entreprise qui dans son esprit, aurait du comporter dix dixains de dix contes - un décameron en quelque sorte - mais qui se solda par la seule parution de trois dixains en 1832, 1833 et 1837. Il avait présenté son projet par une charmante formule adressée en 1834 à la non moins charmante mais potelée madame Hanska : « Sur les bases de ce palais [que sera la *Comédie humaine*], moi enfant et rieur, j'aurai tracé l'immense arabesque des *Cents Contes drolatiques* ».

Il eut beau se mettre sous la gaillarde protection de

Rabelais et à la mode du roman historique dont Walter Scott était prophète et pape, rien n'y fit. Ce fut un « succès négatif ! » dit Werdet, l'éditeur-crancier de Balzac, résumant par cette exclamation lapidaire l'avalanche des réactions et critiques qui fusèrent à la publication des dixains. Plus de vingt ans s'écoulèrent avant qu'un certain monsieur Caro, en 1859, passant outre la mauvaise première impression, se sentît « tenté de comparer le cerveau de Balzac à une vaste auberge où se rencontrent les hôtes les plus disparates. Là seulement peuvent s'attabler ensemble Rabelais et Swedenborg, Pantagruel et saint Martin: et si la salle est obscure, si le cerveau est mal éclairé, ne vous en étonnez pas trop. Il est rempli des fumées d'une double ivresse, l'ivresse de la dive bouteille, versée à flots par Pantagruel, et l'ivresse de l'azur mystique dont Swedenborg sature ses tristes convives ». Le retour en grâce vint aussi de Barbey d'Aurevilly qui n'hésita pas à écrire en 1860 que « Balzac eut l'incroyable puissance de se planter sur les épaules la tête de Babelais, et même d'un Rabelais supérieur à Rabelais de toute la force de l'idéalité et du pathétique, que l'auteur du *Pantagruel* n'avait pas! ».

Il n'en restait pas moins que la grivoiserie persistante des sujets, la crudité des propos, le parti-pris d'écrire dans un français pseudo-médiéval fantaisiste avaient freiné la bienveillance des lecteurs habituels de Balzac. Et c'est peu d'affirmer que rarement travail d'illustrateur n'eut plus d'importance dans la redécouverte d'un texte littéraire que ceux de Doré et Robida pour la renaissance des *Contes drolatiques*. Mais ils y mirent le temps. Honoré cassait sa pipe en 1850 et ce ne fut qu'en 1855 que Gustave Doré entreprit de mettre sa plume au service des contes mal aimés. Le résultat est bouillonnant et truculent. Il est dans la lignée de l'œuvre des sculpteurs du Moyen-âge qui surent au fil des tympans, linteaux et chapiteaux expliquer la Bible aux fidèles qui maniaient mieux la binette que la plume d'oie. Or, Gustave avait un suiveur de

qualité dans la personne d' Albert Robida. Il se trouvait si bien sous l'ombre Dorée qu'il décida quelque temps plus tard de se mesurer non seulement à son maître mais aussi à Honoré si plein, si entier que Rodin avait voulu le sculpter dans sa nudité créatrice avant d'être expressément obligé de voiler d'une robe de chambre fatiguée l'écrivain en gloire.

Il faut dire que dans le club très privé des bourreaux de travail, Balzac et Robida figurent en bonne place. A la *Comédie humaine* de l'un répondent les 60 livres écrits, 200 livres illustrés, la participation active à environ 70 revues de presse et les près de 60 000 dessins de l'autre. Cela dit – pour ceux qui auraient des velléités de comparer leurs productions à la sienne, avant qu'ils ne se mettent la tête dans les mains et le canon sur la tempe, je tiens à rappeler qu'il n'avait ni téléphone portable, ni ordinateur, ni iPad, ni réunions parents-professeurs, ni jolies jambes de jeunes fille à reluquer puisqu'elles portaient long les jupes et qu'il était myope comme une taupe. De surcroît, il avait à nourrir une famille très nombreuse dont il fuyait les bavardages et les chahuts en s'isolant pour travailler.

Paradoxalement attiré par le roman d'anticipation et par les récits médiévaux, il sut ménager la chèvre, comme nous le montrent *La vie électrique* ou le *Voyage de fiançailles au XXe siècle*, et le chou en réitérant en 1884 l'exploit de Gustave Doré (1872) d'illustrer avec brio l'œuvre de Rabelais. C'est donc tout naturellement qu'il se frotta à l'interprétation pullulante et noire que fit Doré des *Contes drôlatiques*. Il en donna une lecture plus aérienne bien qu'aussi fourmillante. Il dessina moins de faces grimaçantes que son aîné, mais plus de visages lisses de jeunes femmes polissonnes. Il répondit à l'outrance du texte par des foules agglutinées, des chevaux élégants contrebalançant la balourdise des hommes et des bestioles échappées des tableaux de Jérôme Bosch.

Comme la cerise sur le gâteau basque, l'exemplaire que nous présentons contient une aquarelle originale de Robida, composition non retenue pour le conte intitulé *La mye du roi*. Sur celle-ci, on voit une très jolie jeune femme défendre sa vertu à l'aide d'un poignard que le roi lui a donné. Celui qu'elle repousse n'est autre que son mari au soir de sa nuit de noces. L'époux échaudé, s'arrache par poignées entières les cheveux qu'il a visiblement déjà commencé à perdre. C'est malicieux de la part de Robida. En effet, la nouvelle de Balzac s'achève sur une touffe arrachée par le mari trompé à la toison de celle qu'il croit être son ingrate mais légitime épouse. Elle s'avère n'être que celle sa chambrière (très au fait de la chose la chambrière, entre nous soi dit), mais brune alors que sa maîtresse est blonde. Le pauvre bougre s'en apercevant est éconduit par la fidèle soubrette en ces termes: « — Mais, fist-elle d'un air de mépris, ne savez-vous point, vous qui savez tout, que ce qui est desplanté meurt et se descolore... ! ».

© texte et illustrations librairie villa browna

ACTUELLEMENT EN VENTE, LES LIVRES QUI NOUS ONT PERMIS D'ÉCRIRE CETTE LORGNETTE :

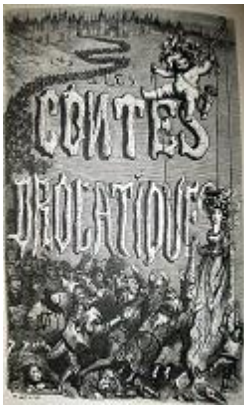


[AQUARELLE ORIGINALE], [Robida], Balzac, Honoré de. Les contes drôlatiques colligés ez abbayes de Touraine [...]

Paris, Tallandier, s.d., (1927-1929).

3 vols in-4 brochés sous chemise et étui, dos ornés rouge et or, couvertures ornées. (6) ,IV, 262 pp. / (6), VI, 252 pp. / (6), VIII, 252, (2) pp.

Exemplaire enrichi d'une belle et fraîche aquarelle de Robida illustrant le conte *La mye du roi*, celle-ci ne figurant pas dans les illustrations retenues. Ouvrage illustré de 600 dessins de A. Robida in texte en noir et pleine page en noir et en couleurs. [Un clic pour acheter ou se renseigner](#)



[Doré], Balzac, Honoré de. **Les contes drôlatiques colligés ez abbayes de Touraine [...]**

Paris, Garnier Frères, s.d. (deuxième moitié du XIX^{ème} s.)

Fort in-8, reliure d'époque, Reliure d'époque, demi chagrin rouge, dos à nerfs, reliure signée V.

Krafft. XXXI-614, (2) pp.

425 illustrations de Gustave Doré. [Un clic pour acheter ou se renseigner](#)

[...] **Les 5 derniers livres passés par la lorgnette :**

- ❖ « Je ne déforme, ni n'invente, je suis un miroir ; je réfracte ! ». Du Audiard ? Non ! Du Forain.
- ❖ « La nature m'émeut parce que je n'ai pas peur d'avoir l'air bête lorsque je la regarde » reconnaît Jules Renard
- ❖ Le grand-oncle de Tintin s'appelait Narcisse Nicaise ; celui de Milou, Pierrot.
- ❖ Savez-vous jouer au Chnif chnof chnorum ? Non ? Vous préférez remplir une grille de loto ? Mauvaise pioche !
- ❖ Tous saints ! Y compris les saints en veston et en pull-over.
- ❖ **Toutes les lorgnettes passées sur <http://villabrowna.blogspot.com>**